Le débauché est encore poussé au suicide par la paresse et l'orgueil ; il n'aime pas le travail, il trouve qu'il n'a pas dans la société une situation en rapport avec son mérite, et si dans cette situation d'esprit il se laisse griser par une peinture poétique du non-être, il est entraîné vers le suicide. C'était le cas de Tony Auray, débauché, paresseux, déçu dans ses projets d'ambition, trop orgueilleux pour travailler, qui forme le projet de se tuer, après avoir dissipé son patrimoine et avoir bien joui de la vie, comme Rolla ;

« Il prit trois bourses d'or et durant trois années,
« Il vécut au soleil sans se douter des lois...
« Le monde souriait en le regardant faire,
« Et lui qui le faisait, disait à l'ordinaire,
« Qu'il se ferait sauter quand il n'aurait plus rien. »

Tony Auray ne mit pas trois ans pour dissiper son petit patrimoine ; quelques mois lui suffirent. Le héros de Musset veut :

« Ressaisir la vie
« Au manteau virginal d'un enfant de quinze ans. »

C'est également une jeune fille de quinze ans, que Tony Auray séduit et enlève à son père. Alfred de Musset fait de Rolla un sceptique ; son apostrophe à Voltaire n'est pas un hors-d'œuvre. Tony Auray aussi ne croyait à rien.

Ces suicides de débauchés se sont produits aussi dans l'antiquité ; les lettrés de la décadence romaine les trouvaient poétiques et les propageaient par leurs exemples. Pendant que les disciples de Sénèque se donnaient la mort à la façon de Zénon en lisant un traité de morale ou en causant de philosophie avec leurs amis, les disciples d'Épicure se donnaient la mort après une orgie. L'excès des jouissances, la fin des plaisirs, la peur de la souffrance, conduisent au suicide comme la mélancolie. Le souverain bien consistant pour les Épicuriens dans la volupté, lors-

(1) Byron écrivait à Venise : « J'userai la mine de ma jeunesse jusqu'au dernier filon de son métal. Et après... bonsoir ! J'ai vécu et je suis content. »

que ce bien venait à leur manquer, ils se tuaient. A l'époque de Cléopâtre, à Alexandrie, il s'était même formé une société de *co-mourants* ou d'*inséparables dans la mort* ; ils épuisaient dans des orgies tous les plaisirs de la vie ; puis quand la lassitude arrivait, ils se donnaient la mort. — Ces suicides de débauche littéraire se renouvelèrent chez les Romains de la décadence. Pétrone, le poète le plus licencieux de la cour de Néron, quitta la vie, quand il craignit de ne plus plaire à l'empereur ; c'était l'arbitre des élégances et des plaisirs ; « il donnait le jour au sommeil, la nuit aux devoirs de la société et aux plaisirs » ; ayant excité la jalousie des autres courtisans parce qu'il les surpassait dans l'art des voluptés, il fut dénoncé ; craignant de perdre la faveur de l'Empereur et ne voulant pas « porter plus loin ce poids de crainte et d'espérance », il se coupa les veines, le genre de mort le plus commun alors, et attendit la mort en se faisant réciter des chansons agréables, des poésies légères.

La grivoiserie a toujours été un des côtés de l'esprit gaulois et en particulier de l'esprit parisien ; elle était gaie avec Brantôme, Marot, Rabelais, Régnier, La Fontaine, Voltaire, Diderot, Désaugiers, Béranger ; elle est devenue mélancolique et a tourné à la débauche dans la littérature contemporaine. Des poètes ont cru s'approprier le génie de Byron et de Musset, en donnant des airs de philosophie à la débauche et en affichant un goût morbide pour les scènes voluptueuses et sanglantes. Les titres seuls des poésies de Baudelaire, *l'Amour et le crâne*, *la Fontaine de sang*, *un Voyage à Cythère*, *le Vin de l'assassin*, etc., suffisent pour indiquer ce goût pour les histoires de sang et de débauche. Il intitulait avec raison ses poésies *les Fleurs du mal*, car ce sont des fleurs maladives. Pour lui,

« La débauche et la mort sont deux aimables filles. »

Au moyen âge, la mort était aussi un sujet de poésie et

de peinture ; pour rendre les impressions plus fortes par le contraste, les poètes et les peintres opposaient, dans leurs livres et dans leurs tableaux, des scènes lugubres à des scènes voluptueuses. Il y avait une intention morale dans cette opposition, ils voulaient rappeler aux heureux de ce monde que la vie est fugitive, que la mort les guettait, et qu'il fallait s'y préparer. C'est au début de la Renaissance que l'idée de la mort est devenue un raffinement sensuel et un sujet de poésie érotique. Boccace fait précéder le *Décaméron* d'une description de la peste de Florence ; c'est une manière de dire : *Vita brevi fruamur*. La méditation de la mort est salutaire avec la foi, mais dangereuse avec le doute, elle éveille chez le sceptique la soif de jouir. L'épicurien incrédule se jette avec fureur sur les plaisirs, parce qu'il voit qu'ils vont lui échapper. Pendant la peste d'Athènes et pendant la peste de Florence, on observa une recherche fiévreuse du plaisir[1]. Voilà pourquoi les écrivains, qui recherchent les sensations pour les goûter et les décrire, rapprochent l'idée de la mort de l'idée de la volupté. Dans un livre récent, qui a pour titre : *Du sang, de la volupté et de la mort*, M. M. Barrès écrit : « Mon imagination est excitée par cette atmosphère de mort et de voluptés éphémères... Une merveille qui est en train de disparaître, voilà le trait qui complique de fièvre toute volupté. Être périssable, c'est la qualité exquise. Voir dans nos bras notre maîtresse chaque jour se détruire, cela parfait d'une incomparable mélancolie le plaisir qu'elle nous procure. Il n'est point d'intensité suffisante où ne se mêle pas l'idée de la mort[2]. » « Fi de l'amour, qui n'aurait pas le condiment de la mort, »

(1) Les médecins ont constaté que les maladies vénériennes sont plus fréquentes pendant les temps troublés à la suite des grandes calamités publiques, parce que les populations s'abandonnent à tous les excès, pour s'arracher aux terreurs qui les obsèdent. V. *Nouveau dictionnaire de médecine* de Jaccond v° *Syphilis*.

(2) M. Barrès. *Du sang, de la volupté et de la mort*, p. 124.

dit un personnage de l'*Abesse de Jouarre* de Renan.

En profanant la mort, en en faisant un raffinement du sensualisme, la littérature a développé des goûts malsains chez les lecteurs et provoqué des suicides. En effet, il est encore plus dangereux de badiner avec la mort qu'avec l'amour ; ces plaisanteries finissent mal ; voici un fait qui le prouve. Dernièrement, en examinant les procès-verbaux de suicides du parquet de la Seine, j'ai trouvé annexé à un procès-verbal l'imprimé suivant : « Désabusés, blasés, sceptiques, venez chercher un spasme aux spectacles magnético-spirites que vous offre la mort dans son antre. » Sur ce prospectus se trouvaient des images macabres que les « blasés sceptiques » étaient invités à venir voir. Le blasé qui avait reçu l'imprimé était allé à ce spectacle pour y chercher un excitant ; il y avait pris le goût de la mort, il s'était tué.

Les poésies où la mort, la volupté, la luxure, sont chantées, sont des poésies de névrosés, de détraqués, et ne peuvent faire que des déséquilibrés, associant comme leurs poètes favoris, la débauche et la mort. J'ai vu des étudiants dont l'esprit avait été troublé par la lecture de ces poètes érotiques et pessimistes et qui avaient tenté de se suicider.

M. Bourget, étudiant dans *le Disciple* l'effet des lectures malsaines sur Robert Greslou, mentionne *les Fleurs du mal*, *Rolla* et les romans de Stendhal, comme ayant bouleversé sa conscience. Le héros de son roman est lui-même une copie d'un héros de roman de Stendhal, Julien Sorel. L'accusé de Constantine est plus nerveux que Julien Sorel, moins maître de lui, mais il est, comme lui, curieux de sensations et mêle l'idée de la mort à l'amour. Le héros de Stendhal, en effet, songe à se tuer après un dernier baiser : « Je lui donne, dit-il, un baiser, un dernier baiser... et je me tue... mes lèvres toucheront sa joue avant que de mourir[1]. »

Les causes du suicide après *Hamlet*, depuis *Werther*

(1) Stendhal. *Le rouge et le noir*, ch. XLIX.

jusqu'à *Rolla*, ont perdu peu à peu tout caractère d'élévation et se sont avilies. On comprend qu'Hamlet soit profondément triste après le meurtre de son père et le mariage de sa mère avec l'assassin, qu'il soit bouleversé par ces terribles révélations, que, sous le poids de la souffrance, il éprouve des hallucinations et qu'en simulant la folie pour venger son père, il devienne fou. Mais Werter et René n'ont pas les mêmes raisons pour être las de la vie ; leurs chagrins ne viennent que de leurs déceptions et de leurs rêveries amoureuses. Avec *Chatterton*, le chagrin d'amour n'est plus la seule cause du suicide, il se mêle à des sentiments de haine contre la société et d'orgueil littéraire froissé. Avec *Rolla*, c'est la fin d'une vie de débauche.

En embellissant la débauche, la vie de bohème, le roman et la poésie ont fait des débauchés, des bohèmes, qui, en croyant aller à la gloire par le café et les mauvais lieux, sont allés à la misère, à la maladie, à l'hôpital et à la morgue. A force d'entendre célébrer le goût de l'orgie et l'amour de la paresse comme des goûts artistiques, ennemis de l'esprit « bourgeois », ces prétendus artistes finissent mal : ils croient aller au bonheur par une vie de débauche, trouver l'élégance dans la recherche des sensations et la verve dans les excitations de l'ivresse. Ils trouvent seulement, suivant les expressions de Lucrèce, « une vie courbée sous un joug ignominieux, une fortune détruite, la dette rongeuse, les devoirs oubliés, un honneur malade et chancelant[1] », j'ajoute une santé altérée, un esprit troublé, un cœur desséché et triste jusqu'au désir de la mort. L'infortuné poète qui a, lui aussi, cherché l'ivresse dans un grand nombre de « flacons », y a laissé son génie :

« J'ai perdu ma force et ma vie
« Et mes amis et ma gaîté ;
« J'ai perdu jusqu'à la fierté,
« Qui faisait croire à mon génie. »

(1) Lucrèce, liv. IV, p. 1115 et suivantes.

Il a maudit la débauche dont il ne sut pas se défendre.

« Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
« Planter le premier clou sous sa mamelle gauche ! »

et c'est en parlant de la prostituée qu'il a dit :

« Deux anges destructeurs marchent à son côté,
« Doux et cruels tous deux, la mort, la volupté. »

Les jeunes gens trop enclins à croire à la poésie de la débauche et de la paresse et à l'efficacité des boissons alcooliques pour donner l'inspiration littéraire, se rappelleront aussi avec profit les regrets que Baudelaire a exprimés dans ses *Œuvres posthumes* sur le mauvais emploi de son temps et l'usage trop fréquent des excitants.

Les femmes commencent à se suicider comme les hommes ; ordinairement si peureuses, elles n'ont plus peur de la mort ; celle-ci les attire, l'idée du repos éternel leur sourit. Des femmes jeunes quittent la vie, après avoir dîné gaiement avec des amies ; elles se communiquent leur projet, font ensemble leurs préparatifs, vont acheter le charbon en même temps que les provisions nécessaires à leur dernier repas et se mettent à table en chantant et en riant. Je lis dans un procès-verbal de suicide, que la concierge fut obligée de se lever la nuit pour imposer silence à des femmes qui soupaient et chantaient à deux heures du matin ; le lendemain « les chants avaient cessé », elle les trouva mortes : elles s'étaient asphyxiées.

La vanité littéraire se mêle souvent aux mobiles qui poussent au suicide. A l'occasion du suicide du poète qui se tua avec une femme mariée en 1811, à Postdam, Mme de Staël fait cette judicieuse réflexion qui s'applique à plus d'un suicide : « Cet homme n'a-t-il pas l'air d'un auteur sans génie qui veut produire avec une catastrophe terrible les effets auxquels il ne peut atteindre en poésie. » Le suicide passionnel est souvent un suicide théâtral, les déses-

pérés répètent comme des acteurs le rôle qu'ils vont jouer. La mort de la dame P. ayant été très longue à venir, près de sept heures, Bancal décrivit heure par heure, tous les incidents de l'agonie de la victime et les sensations qu'il avait lui-même éprouvées. Avant de tuer Mme X..., l'étudiant Ch. lui lut des vers qu'il avait faits pour elle. Avant de se donner la mort, Werther lit une tragédie de Lessing. Escousse, auteur d'un drame joué à la Porte Saint-Martin, organise son suicide avec Lebras, comme un drame qu'ils vont faire ; il avait déjà collaboré avec son ami à un mélodrame joué à la Gaîté ; il l'invita à se rendre au lieu fixé pour leur suicide, comme il l'aurait invité à une représentation théâtrale. « Je t'attends à onze heures et demie, lui dit-il, le rideau sera levé[1] ; arrive afin que nous précipitions le dénouement. » Avant de collaborer à ce drame funèbre, il avait préparé pour les journaux la note suivante : « Je désire que les journaux qui annonceront ma mort ajoutent cette déclaration à leur article : « Escousse s'est tué parce « qu'il ne sentait pas sa place ici, parce que la force lui « manquait à chaque pas qu'il faisait en avant ou en arrière, « parce que l'amour de la gloire ne dominait pas assez son « âme, *si âme il y a* ». Il avait aussi préparé depuis quelque temps, en vue de sa mort, certains vers qu'il voulut faire passer pour improvisés au moment du suicide ; on les retrouva plus tard dans de vieux papiers, couverts de ratures et de corrections ; les voici :

« Adieu, trop inféconde terre,
« Fléaux humains, soleils glacés !
« Comme un fantôme solitaire,
« Inaperçu j'aurai passé ;
« Adieu, palmes immortelles,
« Vrai songe d'une âme de feu,
« L'air manquait, j'ai fermé mes ailes,
« Adieu. »

(1) Il semble que cette expression est une réminiscence de Werther, qui dit : « On lève le rideau, on passe de l'autre côté, voilà tout. »

En divinisant la passion, la débauche, la culture du *moi*, la recherche des sensations raffinées et le scepticisme, la littérature a propagé le goût de la mort, car tous les sentiments égoïstes sont impuissants à rattacher l'homme à la vie. La mélancolie rêveuse et sentimentale du romantisme est devenue encore plus amère et plus sombre chez les écrivains qui ont suivi, chez Flaubert, Leconte de Lisle, P. Loti, Mme Ackerman, parce qu'elle n'est plus consolée par aucune croyance et parce qu'elle est accrue par un sentiment profond des tristesses et des souffrances de la vie. L'impression qui reste de la lecture de ces écrivains pessimistes est que la vie ne mérite pas d'être vécue, et j'ai retrouvé ce mépris de la vie dans des lettres d'étudiants et de professeurs. Il y a peu de temps, un professeur avant de se suicider, écrivit les lignes suivantes : « Je meurs volontairement, car j'estime que la vie ne vaut pas la peine qu'on se donne pour essayer de la gagner. Le temps de fumer une cigarette et tout est fini. La vie vaut-elle une bonne cigarette ? » Lorsque des professeurs ont cette idée de la vie, il ne faut point s'étonner que des élèves la partagent : « Je désire être enterré civilement, écrit un gamin de seize ans. Je meurs athée, n'ayant jamais cru à un Dieu, et refusant de croire à la vie éternelle. Après la mort, le néant. » (Février 1897.) Au fond du désespoir qui conduit au suicide, il y a cette idée que la vie est mauvaise, que le non-être est préférable. C'est cette idée qui pousse aujourd'hui tant de parents qui se suicident à faire mourir leurs enfants avec eux. La conception pessimiste de la vie peut se concilier avec l'amour des plaisirs. Schopenhauer conciliait très bien le pessimisme avec la recherche de la volupté. Mais d'autres pessimistes, convaincus que la vie ne mérite pas d'être vécue, la suppriment. A la suite de la lecture des ouvrages de Schopenhauer, Mainlaender devint pessimiste et se pendit le 31 mars 1876.

Tout livre qui exprime le mépris de la vie et qui vante

les avantages de la mort peut inspirer le dégoût de la vie et le désir de la mort. Le philosophe Hegésias prouvait si éloquemment que la vie est mauvaise, « que le roi Ptolémée, dit-on, lui défendit de traiter cette matière dans ses leçons publiques à cause que plusieurs de ses auditeurs se donnaient la mort ». (Cicéron, *Tusculanes*, l. I, § 34.) Le même fait est raconté par Plutarque (*de l'amour et charité naturelle*) et par Valère Maxime (l. VIII, ch. IX, § 3). Au fond de la pensée du suicidé, il y a une comparaison entre les avantages de la vie et les avantages de la mort et cette conclusion que les derniers sont plus grands que les premiers. Toute conception pessimiste de la vie, qui n'est pas accompagnée de la croyance en Dieu et à une vie future, produit le désespoir et conduit au suicide. Le devoir de l'écrivain est donc de faire aimer la vie et non de la faire mépriser, et pour faire aimer la vie il doit lui donner un but moral.

Le suicide ne fait pas seulement des victimes chez les esprits cultivés. En rendant romanesques les filles du peuple, les ouvrières, les domestiques, les romans leur inspirent le dégoût de leur modeste situation, et de là au dégoût de la vie il n'y a qu'un pas. En lisant les romans, elles font des rêves irréalisables, elles rêvent, elles aussi, d'être des héroïnes à leur tour, elles sont humiliées de servir, ou de vivre avec des parents grossiers, et, quand elles ne tournent pas mal, elles se suicident. On ne saurait croire combien il y a de bonnes mélancoliques et d'ouvrières dévorées par le spleen. Les blanchisseuses, les filles de cordonnier n'échappent pas au mal du siècle. « Ma fille, disait un cordonnier à un commissaire de police, qui l'interrogeait sur les causes de son suicide, ma fille lisait beaucoup et ces lectures lui donnaient des pensées tristes. Elle enviait le sort de ceux qui ne sont plus. Elle considérait la mort comme une délivrance, bien qu'elle n'eût pas à se plaindre de l'existence. Nous sommes dans une situation aisée; elle était excellente ouvrière et gagnait largement sa vie. » Ce pauvre père, tout en constatant que la lecture des romans donnait à sa fille des idées tristes, ne pouvait pas s'expliquer pourquoi elle s'était tiré un coup de revolver en se couchant; il ne comprenait pas qu'elle souffrait de n'être que la fille d'un cordonnier.

Tout s'est démocratisé, même le suicide. Saint-Marc Girardin a dit dans son *Cours de littérature dramatique* : « Le suicide n'est pas la maladie des simples de cœur et d'esprit, c'est la maladie des raffinés et des philosophes. M. Caro dans ses *Études morales*, a dit la même chose. Ils se sont trompés tous les deux. C'est une erreur de croire que le suicide est la maladie des raffinés et des philosophes, c'est aussi la maladie des artisans, des cochers, des serruriers, des charpentiers, des maçons, etc. Je connais très peu de suicides de philosophes contemporains. On prétend qu'il y a beaucoup de suicides parmi les personnes qui exercent les professions libérales. J'ai toujours constaté le contraire. Les suicides d'avocats, de magistrats, d'ingénieurs, de prêtres sont très rares. En 1896, à Paris sur 1549 suicides, je n'en vois que 7 commis par des personnes exerçant les professions libérales; quelques-uns (j'ai lu les procès-verbaux) ont été déterminés par la maladie et la folie; un avocat s'est suicidé de chagrin parce qu'il a été obligé de placer sa femme devenue folle, dans une maison de santé. Les suicides d'ouvriers, de filles du peuple, de jeunes employés, de domestiques sont, au contraire, très fréquents. Le suicide n'est plus comme autrefois, au début du siècle, un mal aristocratique; il est devenu un démocratique, avec la diffusion des romans.

En voici quelques exemples :

Une jeune domestique s'asphyxie, après avoir écrit : « Je m'ennuie terriblement sur cette terre. La vie est sombre et inutile. Je me tue pour échapper à ses déboires. » — Une autre jeune fille, âgée de dix-huit ans, se jette sous

les roues de la machine d'un train, qui lui écrase les deux jambes, sans la tuer. Interrogée sur le mobile de son suicide, elle répond : « J'ai voulu me tuer parce que j'en ai assez de la vie ; elle est trop triste. » — Dans un grand nombre de procès-verbaux constatant des suicides de jeunes bonnes, qui se sont pendues, asphyxiées ou noyées, je lis qu'elles trouvaient humiliant de servir, que la vie leur pesait, qu'elles avaient annoncé plusieurs fois l'intention de se tuer ; elles font leurs adieux à leurs parents, à leurs amies avec des phrases sentimentales, qu'elles ont puisées dans des lectures romanesques. Une jeune bonne à tout faire, que le service ennuyait, quitte ses maîtres et se prépare au suicide, en écrivant une longue lettre à son père, pour le charger de distribuer des souvenirs à ses parents et à ses amis ; elle termine sa lettre par les lignes suivantes : « Je ne demande qu'une chose, mon cher père, c'est que tu me donnes des fleurs sur ma tombe et sur mon cercueil. J'aurais bien voulu en avoir pour mourir, mais comme je ne voulais pas être vue dans le quartier, je me suis privée de ce dernier plaisir. »

Le 2 novembre 1893, à 6 heures du matin, le nommé Nizolli, jeune ouvrier italien, âgé de vingt ans, coupeur chez un fabricant de chaussures à Marseille, fils d'une institutrice, tenta de se suicider ; un témoin accouru au bruit des détonations, le trouva habillé sur son lit, blessé de quatre balles de revolver ; il avait une blessure à la région du sternum, deux au-dessous du sein gauche et une quatrième dans la région de l'aine. C'était un ouvrier laborieux, d'une conduite régulière, affectueux pour ses parents Sa journée de travail achevée, il consacrait sa soirée à la lecture des romanciers et des poètes ; il se privait de sommeil pour les lire. Sa tante, institutrice à Marseille, m'a raconté que ces lectures lui avaient donné une grande exaltation, le dégoût de la vie et la haine de la société. On trouva dans sa chambre des pièces de vers

qu'il avait composées et deux lettres qu'il avait écrites. Dans une de ces lettres adressée à sa tante, il lui demandait pardon de la peine qu'il allait lui donner, la priait de ne pas le blâmer et lui disait que la petite somme qu'il laissait et qu'elle trouverait dans son porte-monnaie lui servirait « à passer la barque à Caron ». Dans l'autre lettre adressée à ses parents, il donnait les motifs de son suicide. La voici :

« Mes chers parents.

« Les livres ont causé ma perte. Puisque l'homme doit glisser dans la boue, pourquoi lui faire connaître les hautes cimes ? Pourquoi lui faire espérer une vie pleine d'enchantement ?

« Que les livres soient maudits ! ah ! si les faiseurs de romans savaient le mal qu'ils font ! Dès mon jeune âge, j'ai cru possible une vie consacrée au vrai et au bien, j'ai rêvé une existence de roman. Maintenant, dégoûté, épuisé, je vois que je ne puis atteindre la chimère que mon jeune cerveau s'était proposée pour but ; maintenant il m'est impossible de glisser dans la boue. Et puisque l'homme est une brute ayant des instincts plus bas que tout autre animal, puisque la vie est un enfer, je désire me reposer dans la tombe. Pardonnez-moi la douleur que je vais vous causer. Je ne voudrais pas vous la donner, mais je n'ai que vingt ans et la vie m'est à charge.

« Je vous baise les mains.

« Adieu pour toujours. »

Ce jeune Italien survécut à cette tentative de suicide. A sa sortie de l'hôpital, où il fut guéri de ses blessures, il vendit tous ses romans, qu'il avait pris en horreur, en employa le prix à l'achat d'une bicyclette et partit pour l'Amérique.

Appelée à expliquer la cause du suicide de son fils, apprenti doreur sur cuir, âgé de seize ans, sa mère disait à la police : « Notre fils était sombre et nous disait qu'il s'ennuyait à l'atelier ; il s'irritait à la moindre observation. Il y a deux jours, il se mit en colère et nous dit qu'on ne le verrait plus dans huit jours. Il lisait beaucoup de romans ; ces lectures lui auront probablement troublé le cerveau. Hier soir, il est rentré de son travail plus sombre

que d'habitude. Après le dîner, il est entré dans sa chambre. Nous avons cru qu'il allait chercher un livre, mais un instant après nous avons entendu une détonation ; nous nous sommes précipités dans la chambre et nous avons trouvé notre fils étendu à terre la tempe droite trouée. » Il était arrivé à ces jeunes ouvriers, qui travaillaient sur le cuir[1] ce qui advint à Don Quichotte, dont l'esprit fut troublé par la lecture des livres de chevalerie. « Notre hidalgo s'enfonça si bien dans sa lecture, qu'il passait le jour à lire, depuis le matin jusqu'au soir et la nuit depuis le soir jusqu'au matin ; et ainsi à force de lire et de veiller il se dessécha le cerveau de manière qu'il vînt à perdre l'esprit. Son imagination se remplit de tout ce qu'il lisait dans les livres : enchantements, querelles, défis, batailles, blessures, déclarations d'amour, disgrâces. » Pour supprimer la cause de la folie de Don Quichotte, on brûla ses livres ; pour recouvrer la raison, le jeune Italien vendit ses romans, acheta une bicyclette et partit pour l'Amérique. Lorsque les parents d'un jeune homme constatent que leur fils a des idées noires qui le portent au suicide , ils doivent s'enquérir de ses lectures, rechercher s'il ne lit pas des romans ou des poésies mélancoliques, romanesques, et dans ce cas fermer sa bibliothèque et lui donner la clé des champs. Un voyage suffirait, dans bien des cas, à rendre la santé et la raison au jeune mélancolique. Mais les parents, absorbés par leurs occupations, ne savent pas trouver la cause de la tristesse de leur enfant, et un jour, à leur profonde stupeur, ils apprennent qu'il s'est suicidé, comme ce libraire de Paris, qui, en février 1895, a trouvé son fils, âgé de dix-sept ans, la tête trouée par une balle. Interrogé sur la cause de ce suicide, le pauvre père répondit au commis-

(1) Les ouvriers cordonniers ont en général des opinions politiques et sociales très avancées ; j'attribue cette révolte contre la société à la disproportion qui existe entre leur état et celui qu'ils ambitionnent ; les métiers sédentaires, en outre, provoquent les rêveries dangereuses.

saire de police : « Mon fils, qui ne nous a jamais quittés, avait tout ce qu'il fallait pour être heureux ; mais c'était un mélancolique, il avait le spleen. »

Assurément, tous les jeunes gens qui se suicident n'imitent pas Werther et ne copient pas Indiana. Plusieurs d'entre eux ne connaissent même pas les noms de Gœthe et de G. Sand ; ils sont poussés au suicide par le seul effet des passions ou de leur tempérament névropathique. Mais d'autres, se trouvant dans la même situation que Werther, sont tellement impressionnés par la lecture du roman, qu'ils sont entraînés à imiter le suicide du héros du roman. A côté des suicides physiologiques et psychiques, il y a des suicides *littéraires*, déterminés par une sentimentalité *maladive*, puisée dans les romans qui font une apologie, une peinture séduisante du suicide. Le drame de *Roméo et Juliette* est aussi de nature à inspirer à un jeune homme le désir de ne pas survivre à la jeune fille qu'il aurait voulu épouser. La littérature a si bien propagé cette idée que deux amants doivent mourir ensemble lorsqu'ils ne peuvent vivre ensemble, que M. Saint-Marc Girardin approuve le suicide de Roméo : « Qui de nous, dit-il, pourrait se résigner à voir Roméo survivre à Juliette ou Juliette à Roméo ? » La littérature a encore contribué à propager la folie du suicide en représentant la mort volontaire non seulement comme un acte poétique mais religieux. « Je vais rejoindre mon père, ton père, dit Werther ; je porterai mes douleurs au pied de son trône et il me consolera jusqu'à ton arrivée ; alors, je volerai à ta rencontre, je te saisirai et je resterai uni à toi, en présence de l'Eternel, dans des baisers sans fin. »

La littérature serait mieux inspirée, si elle ne donnait pas aux hommes le mépris de la vie et le goût de la mort. La raison humaine est assez fragile, pour ne pas l'ébranler par des sophismes qui excusent le suicide. La vie offre assez

de tristesses, pour que les romanciers et les poètes n'en augmentent pas l'intensité par la suggestion d'une mélancolie maladive ou précoce. Leur rôle n'est pas de faire des désespérés à vingt ans, d'ajouter aux souffrances réelles des tristesses imaginaires et d'avancer l'âge de la mélancolie. Dire aux jeunes gens que la vie ne mérite pas d'être vécue, c'est leur enlever leurs illusions, c'est en faire des pleurards inutiles, et comme le mépris de la vie finit souvent par l'épicurisme c'est aussi en faire des épicuriens.

On n'a pas à adresser ce reproche à la littérature classique. On n'a jamais songé à rendre Corneille, Molière, La Fontaine, Boileau et Racine responsables du suicide de leurs lecteurs. Tandis que les plus célèbres romantiques, Chateaubriand, Lamartine, George Sand, Alfred de Musset, Sainte-Beuve, Th. Gautier, etc., ont tenté de se suicider ou ont été obsédés par l'idée du suicide, aucun écrivain classique n'a éprouvé cette tentation ou du moins n'y a succombé. Il est vrai que Molière, Boileau et Chapelain eurent un jour la folle pensée de se jeter dans la Seine, mais c'était à la suite d'un dîner trop arrosé, qui leur fit perdre accidentellement la raison. Voltaire a contesté cette anecdote, mais on n'en peut douter, car elle a été racontée par Racine fils, dans les mémoires qu'il a écrits sur son père : « Ce fameux souper, dit-il, quoique peu croyable, est très vrai. Mon père, heureusement, n'en était pas. Le sage Boileau, qui y était, y perdit la raison comme les autres. Le vin ayant jeté tous les convives dans la morale la plus sévère, leurs réflexions sur les misères de la vie et sur cette maxime des anciens, « que le premier bonheur est de « ne pas naître, et le second de mourir promptement », leur firent prendre l'héroïque résolution d'aller sur-le-champ se jeter dans la rivière. Ils y allaient et ils n'étaient pas loin ; Molière leur représenta qu'une si belle action ne devait pas être ensevelie dans les ténèbres de la nuit et qu'elle méritait d'être faite en plein jour. Ils s'arrêtèrent et se dirent

en se regardant les uns les autres : « Il a raison. » A quoi Chapelle ajouta : « Oui, messieurs, ne nous noyons que « demain matin, et en attendant allons boire le vin qui nous « reste. » Le jour suivant changea leurs idées et ils jugèrent à propos de supporter encore les misères de la vie[1]. » A part cette folie de jeunesse, qui prouve encore l'influence des réminiscences littéraires pendant l'ivresse, nos grands écrivains classiques n'ont jamais eu la tentation du suicide. On n'en trouve pas non plus l'apologie chez Virgile qui place aux Enfers ceux qui ont attenté à leur vie :

« Là sont ces insensés qui d'un bras téméraire
« Ont cherché dans la mort un secours volontaire ;
« Qui n'ont pu supporter, faibles et furieux,
« Le fardeau de la vie imposé par les dieux[2]. »

Ce qui caractérise les écrivains classiques, c'est le bon sens, la haute raison, l'équilibre des facultés. Ces grands esprits sont de bons esprits, des génies sains, bien équilibrés, d'une santé morale, robuste. Ils ne manquaient pas de sensibilité et d'imagination, comme l'ont prétendu les romantiques. Qui a eu le cœur plus tendre que Racine ? Qui a possédé une plus belle imagination que Corneille ? Pascal, et Bossuet lui-même, ne sont-ils pas aussi remarquables par la puissance de leur imagination que par la profondeur de leur sensibilité ? Ne sont-ils pas tout ensemble poètes, orateurs et philosophes ? Qui refusera la plus gracieuse imagination et la sensibilité la plus exquise à La Fontaine et à Fénelon ? Mais ces grands écrivains se défiaient de la sensibilité et de l'imagination, ils les soumettaient au contrôle de la raison. Boileau ne se lassait pas de dire aux poètes :

« Aimez donc la raison... »

(1) Andrieux a fait sur ce souper une comédie intitulée : *Molière avec ses amis ;* il a fait assiser La Fontaine à ce souper, mais La Fontaine n'y était pas.

(2) Traduction de Voltaire.

Un de ses amis, l'ayant un jour trouvé absorbé par la recherche d'une rime, lui proposa d'aller chercher un dictionnaire de rimes. « Non, non, s'écria Boileau, cherchez-moi plutôt le dictionnaire de la raison » ; il était plus soucieux de la justesse de la pensée que de la sonorité des mots, de la richesse de la rime. Combien de poètes et de romanciers modernes font exactement le contraire : « Tant pis pour le sens ! disait Flaubert, le rythme avant tout ! » Corneille, Descartes, Pascal, étaient si épris de la raison, qu'ils la mettaient jusque dans l'amour : « L'amour et la raison, disait Pascal, n'est qu'une même chose. » Aujourd'hui, on dit non seulement que l'amour et la déraison c'est la même chose, mais que l'amour se prouve par le suicide et même par le crime, qu'on ne sait pas aimer si on ne se tue pas ou si on ne tue pas. Le bon sens, qui semble à présent une qualité vulgaire, était avant tout recherché par les grands écrivains du XVIIe siècle, qui disaient que le bon sens est le maître de la vie humaine et que l'imagination est la folle du logis.

« Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime, »

disait Boileau. Corneille se félicitait dans la préface d'*Othon* de mettre de la justesse dans la conduite des personnages et du bon sens dans leurs raisonnements. A cette école, les jeunes gens et les femmes du XVIIe siècle apprenaient à aimer la raison et à se défier des entraînements de la sensibilité et de l'imagination. Les suicides passionnels étaient rares à cette époque. Quand les femmes avaient des chagrins d'amour, elles entraient au couvent et ne songeaient pas à se jeter dans la Seine. Elles se réconfortaient en allant aux sermons de Bourdaloue et de Bossuet. La solidité de la raison exerçait sur les princes la même fascination que la grâce et la beauté. C'est par sa sagesse et la rectitude de son esprit que Mme de Maintenon séduisit Louis XIV : on sait qu'il lui demandait son avis en ces

termes : « Qu'en pense votre solidité ? » Au XVIIe siècle, on aimait le bon sens plus que l'esprit ; les grands écrivains de l'antiquité faisaient de même ; il y a plus d'esprit dans Ovide et Martial que dans Virgile et Lucrèce. Louis XIV lui-même préférait le bons sens à l'esprit ; le bel esprit chimérique de Fénelon lui faisait peur. Aujourd'hui, à combien de livres et de pièces de théâtre peut-on appliquer ce vers de Gresset :

« De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun ! »

Oublieux du conseil de Boileau qui avait dit :

« Il faut même en chanson du bon sens et de l'art, »

la littérature moderne, qui n'aime pas Boileau, a mis beaucoup d'art dans ses romans et ses drames, mais moins de bons sens.

Or, si,

« Raison sans sel est fade nourriture,
« Sel sans raison n'est solide pâture[1]. »

Le XVIIIe siècle, quoique devenu sensualiste en théorie et en pratique, était resté fidèle en littérature à l'amour de la raison. Un critique ayant reproché à Gresset de manquer d'esprit, celui-ci, qui cependant n'en manquait pas, lui répondit : « J'aime mieux manquer d'esprit que de bon sens. » Aujourd'hui on aimerait mieux manquer de bon sens que d'esprit ; l'écrivain raisonnable est considéré comme un être vulgaire, médiocre ; c'est un esprit « bourgeois », c'est un « philistin » ; des romanciers souhaitent à leurs lecteurs un petit grain de folie et font tout ce qu'ils peuvent pour le leur donner. Quel amour du bons sens, au contraire, chez Voltaire, Buffon, d'Alembert, Montesquieu ! J. Chénier parlait comme Boileau :

(1) J.-B. Rousseau.